

Le point de vue de l'art

Pierre Vadeboncoeur

Volume 27, numéro 5 (161), octobre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60418ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vadeboncoeur, P. (1985). Le point de vue de l'art. *Liberté*, 27(5), 146–148.

PIERRE VADEBONCŒUR

LE POINT DE VUE DE L'ART

Je me demande ce qui ne va pas intellectuellement quelquefois chez Julien Green. D'un certain angle, il a parfois quelque chose d'un peu insuffisant. Par exemple, il rejette la peinture abstraite (qui, dans les années 1970, n'est pourtant pas une nouveauté puisqu'elle a presque son âge!). Il la rejette, il l'oppose en quelque sorte à l'humain et à la vérité, on se demande comment; il l'assimile à je ne sais quelle apparition surgie d'un monde où tant de choses se défont en effet et montrent le désolant contraire de la grâce. Pareillement, s'il parle d'une œuvre figurative, c'est la figure représentée qui le retient, l'émeut, c'est le modèle, en fin de compte. En cela, d'ailleurs, il est comme François Mauriac. Semblable maldonne étonne toujours chez des écrivains d'autant de talent.

Il cherche alors son bien directement dans la réalité derrière l'objet d'art (même si c'est à la faveur de celui-ci qu'on l'aperçoit) et singulièrement dans la réalité après laquelle le spirituel soupire. D'une certaine façon, tout ce qui n'est pas le Bien lui-même est vain en effet. Idée chrétienne légitime, c'est entendu, mais le problème commence quand on cherche positivement dans l'art ce qu'on chercherait à proprement parler dans l'amour ou bien dans la mystique. On se trompe d'adresse, voilà tout.

On ne s'en rend pas compte, du reste, car, si l'on demande, dans une œuvre, substantiellement, le bien qu'on trouverait dans la prière, on est tout de même encore dans l'art puisque l'œuvre impose jusqu'à un

certain point son angle propre. Mais il y a glissement, glissement dans un autre ordre: moral? En tout cas, on passe dans l'ordre de la *possession*.

Mauriac, Green, veulent prier devant quelqu'un. Par conséquent, ils réclament la figure humaine, qui est aussi figure divine, comme est d'ailleurs un paysage ou je ne sais quoi.

Mais rien ne peut faire que l'œuvre d'art ne soit d'un autre ordre que tel ou tel objet du désir. Rien ne peut faire qu'elle ne livre accès différemment à quelque chose d'indicible et d'inimaginable.

Green veut aller aimer. C'est bien son affaire. Mais enfin un vrai tableau ne vous présente pas l'objet de votre amour. Il le cache, au contraire. Ce n'est pas dans un tableau que vous le reconnaîtrez. Néanmoins, bien sûr, il ne s'ensuit pas qu'une représentation ne puisse émouvoir autrement que le mystérieux principe de l'art, et au fond c'est ce que recherche Green. C'est quelquefois ce que je souhaite moi-même, au reste. Mais sans méprise. Car on peut certes être ému de deux manières bien différentes simultanément: pour une image de la Vierge elle-même et pour un tableau de Léonard représentant la Vierge, ou bien pour un corps de femme et pour une toile de Renoir, ou de Bonnard, ou de Modigliani. L'émotion peut être multiple.

Il m'apparaît que l'inconséquence de Green et de Mauriac en la matière, eux qui sont pourtant artistes, est le danger de ceux qui aiment le bien d'un amour de grande prédilection. L'homme n'a pas besoin de l'art pour être bon. La bonté fait désirer les choses autrement, selon son mode, tout comme l'art excite l'âme selon le sien. Un chrétien peut en venir aisément à délaisser la littérature et je comprends pourquoi. Green, précisément, exprime parfois l'idée qu'il ne voit plus très bien pour lui-même les raisons de lire tel ou tel livre. C'est, il me semble, à cause de l'au-delà, du Bien par excellence, de l'Objet suprême, dont il finit par vouloir s'entretenir exclusivement. Tout cela est au mieux, mais à la condition de savoir ce dont il est question de part et d'autre.

Cependant, ces constatations m'amènent pour moi-même à une véritable découverte à propos de Julien Green. Je crois que le point de vue de l'art ne règne pas véritablement chez lui. Sa connaissance, si l'on en croit en tout cas un *Journal* qu'on finit par lire avec cette clef, n'est guère une connaissance d'artiste. On s'aperçoit alors qu'il ne parle pas véritablement en artiste, bien souvent, ce qui revient à dire que l'observation qu'on vient de faire à propos de son idée sur la peinture abstraite s'étend immensément et se vérifie sur mille pages où il est question de tout. Quelle clef! Ce qu'on est loin de Proust, ou encore de l'esprit d'un peintre, fût-il figuratif, Monet, Gauguin, ou d'un musicien de métier! Ou bien — croyant pour croyant — de Claudel, même du Claudel des proses, si sensuel, souvent si fou! si plein d'idées esthétiquement palpables! Par ailleurs, le fait est que Green ne parle guère de l'art, ni même du sien, ni de l'écriture. Jamais, en tout cas, comme principalement. Du Bos, bien plus fervent que lui, plus mystique, presque saint, est au contraire tout rempli des choses de l'art. Mais pour Green, il s'agit peu de cela, à tout prendre. Il s'agit au contraire, comme pour l'image dans la peinture, d'aller directement derrière la toile, derrière l'art, et de vouloir les choses elles-mêmes, ce qui s'explique parfois par certaine disposition religieuse du cœur. Protestantisme ancestral anglais, peut-être?